

JÉRÉMY
FEL

Malgré
toute ma rage



JÉRÉMY
FEL

Rentrée littéraire **Rivages**

C'est enfin la liberté et l'insouciance pour Juliette, Chloé, Manon et Thaïs : les premières vacances entre amies, à l'autre bout du monde - l'Afrique du Sud. Mais celles-ci vont être de courte durée : l'une d'entre elles est enlevée au bout de quelques jours et sauvagement assassinée. Alors que l'enquête commence au Cap, les proches de la victime, évoluant dans le milieu feutré et trompeur de l'édition parisienne, tentent douloureusement de faire leur deuil. Véritable déflagration familiale, la mort de la jeune fille encourage les protagonistes à se dévoiler peu à peu, et souvent pour le pire.

Tandis que ses personnages se débattent avec leurs pulsions, de lourds secrets en révélations inattendues, Jérémy Fel pousse ses lecteurs dans leurs retranchements et les invite à s'interroger sur l'origine du mal et ses effets sur l'âme humaine.

Jérémy Fel est l'auteur de trois romans publiés aux éditions Rivages, *Les Loups à leur porte* (prix du Polar en série 2016), *Helena* (2018) et *Nous sommes les chasseurs* (2021).

Du même auteur

Les loups à leur porte, Rivages, 2015 ; Rivages Poche, 2016.

Helena, Rivages, 2018 ; Rivages Poche, 2019.

Nous sommes les chasseurs, Rivages, 2021 ; Rivages Poche, 2023.

Jérémy Fel

Malgré toute ma rage

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Émilie Colombani

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2023

ISBN : 978-2-7436-6052-9

À toutes les familles malheureuses,
chacune à leur façon.

« La première conséquence de penchants interdits est de nous murer en nous-mêmes : il faut se taire, ou n'en parler qu'à des complices. »

Marguerite YOURCENAR,
Alexis ou Le Traité du vain combat.

« Quand il se mit au lit, ce soir-là, il était décidé à s'enfuir. Il se sentait comme un aigle, dur, suffisant, puissant, sans remords et plein de vigueur. Mais cela ne dura pas, bien qu'il ignorât alors que, pour lui comme pour l'aigle, sa propre chair, aussi bien que tout l'espace, ne serait jamais qu'une cage »

William FAULKNER, *Lumière d'août.*

J'irradie au cœur d'une grosse bulle sombre.

Le monde qui bruisse et s'étire à l'extérieur de la cave est comme en attente, ne nous concerne plus, un monde où cette salope étendue à mes pieds n'aura bientôt plus aucune place.

Effacée par mon unique volonté.

Seul son cadavre rentrera en France.

Le pouvoir que j'ai entre les mains me brûle déjà les doigts, ce pouvoir qui jusqu'à présent n'était que fantasme. Légèrement ivre, je savoure, encore sous l'influence d'une colère à peine apaisée, chaque seconde de cet instant de grâce.

Je garde la lampe torche braquée sur son visage déformé par les coups pour mieux déceler ce qui se joue de façon éphémère dans ses grands yeux de poupée. Seule sa respiration, sourde, saccadée, indique qu'elle est encore vivante. Son souffle, de plus en plus faible, paraît lui aussi gorgé de sang.

À quoi peut-elle bien penser en ce moment ? Est-elle encore consciente de ce qui l'entoure ? De l'état dans lequel elle se trouve ? Tant de choses m'échappent que ça me frustre. Mais je ne suis pas Dieu, même si j'ai gagné le droit de mort sur une de ses créatures.

Elle ne peut plus parler depuis de longues minutes, comme si j'avais fracassé sa voix en même temps que ses genoux. Quand j'y repense, je ne l'ai pas beaucoup entendue hurler. Elle est même restée étonnamment silencieuse pendant que je la violais. Comme si elle avait tenté, par ce manque de participation évident, de me gâcher un peu le plaisir. *Cette petite pétasse égoïste.*

J'ai tenté de la faire souffrir du mieux possible. Sans répit. Je n'oublierai jamais le bruit de la lame transperçant la chair, éraflant parfois l'os. Qui n'en a pas fait l'expérience ne peut pas savoir vers quelle extase une telle sauvagerie peut mener. C'est au-delà des mots. Ça touche au sacré. Et pourtant il s'agit d'un acte si bassement animal. Humain.

Son comportement amorphe m'agace à tel point que je lui crache au visage, sans pour autant provoquer de réaction de sa part. Il y a encore une dizaine de minutes, elle me suppliait de la laisser en vie. Elle a même pleuré son papa et sa maman, ce qui a décuplé ma hargne. Maintenant, c'est comme si elle s'était résignée, ou qu'elle n'avait plus la force de lutter. Mais comment le pourrait-elle alors qu'une grande partie de son sang n'est plus véhiculée par ses veines

et que ses organes, les uns après les autres, s'assoupissent ?

Il est impensable qu'elle ait gardé le moindre espoir de sortir vivante d'ici. Elle n'a plus rien à quoi se raccrocher. J'y ai veillé. J'ai bâti des murs infranchissables autour d'elle, aussi résistants que ceux de la maison construite par le troisième petit cochon pour se protéger du loup.

Ses longs cheveux sont ternis par la poussière de la cave. Elle hoquette dans un spasme. Un peu de salive rougie s'écoule d'entre les lèvres que j'ai pris un si grand plaisir à taillader avec la lame de mon couteau.

J'avoue avoir du mal à supporter l'odeur viscérale et pesante qui me monte au nez. Comme si elle s'était chié dessus. Mais je ne dois pas lui laisser deviner mon dégoût. La dernière chose qu'elle verra de sa courte existence sera mon visage radieux.

Son cerveau semble glacé, anesthésié. L'air quitte peu à peu ses poumons. J'aimerais me pencher pour en inhaler les dernières bouffées, comme un parfum.

Des filets de matière pâle se mêlent au sang, suintant principalement de ses meurtrissures aux hanches.

Cette vision est si forte que j'ai envie de la filmer.

Malheureusement, je ne dois pas garder de preuve qui pourrait m'incriminer. Ne me resteront que des souvenirs. On ne pourra jamais les sonder ni me les voler.

Je me redresse en étirant les bras, attrape le jerrican d'essence, contemple une dernière fois, comme si

j'étais face à une peinture aimée, ce corps allongé sur le dos que l'âme abandonne lentement.

Je l'en asperge des pieds à la tête, avec une excitation croissante, même si ça nettoie un peu le sang et affadit mon œuvre. Comprenant sûrement ce qui lui arrive, ce par quoi elle va passer – le grand final –, elle pousse un geignement ridicule, aigu et rocailleux, comme un petit chien en fin de vie.

Espère-t-elle parvenir ainsi à m'attendrir ?

Je jette le jerrican vide contre un mur recouvert de graffitis multicolores, sors un briquet de la poche du sac de sport que j'ai gardé à mes pieds, en place l'extrémité sur sa cuisse humide d'essence et de sang, et l'actionne. Une flamme surgit, se répand à une vitesse confondante sur ses membres mutilés. Sous l'effet de la surprise, je manque de m'effondrer en arrière dans les gravats.

Cette conne m'offre enfin un cri digne de ce nom, laissant entrevoir ses dents brisées. Son corps frêle, incapable de se relever pour s'enfuir, se tord, fume, rougit par plaques en même temps que ses hurlements carbonisent, puis se met à crépiter, noircit, finit par flamboyer entièrement.

Me protégeant la bouche et le nez, je contemple autant que possible cette fabuleuse torche humaine se recroqueviller en fœtus, se racornir, jusqu'à ce que la pièce se remplisse de fumée noire et épaisse d'une puanteur d'abattoir.

Mes yeux et ma gorge me piquent de plus en plus. L'air me manque dangereusement. Je jette en hâte mes

Malgré toute ma rage

affaires dans le sac et emprunte en toussant l'escalier
en pierre qui va me mener vers la surface, là où le vent
pur et océanique balaie le township.

Chloé

Ma première émotion en foulant le sol de l'aéroport du Cap est un intense soulagement. Enfin la terre ferme, après quinze heures d'avion passées dans une angoisse permanente, alternant suées, scénarios morbides et ventre noué, m'évertuant à faire croire à mon amie Juliette que ça ne me touchait pas de me savoir assise des milliers de mètres au-dessus d'une Afrique que je survolais pour la première fois, incapable de m'endormir ou de me concentrer sur un film, bloquée, par-delà les nuages, dans un interminable entre-deux nocturne.

Je n'ai même pas envie de penser au fait qu'il y aura, dans deux semaines, un voyage retour.

Il fait moins chaud que je l'aurais imaginé, même si, en cette fin février, nous sommes bien mieux loties qu'en France. Le ciel est limpide, autour de nous flotte une agréable odeur de fleurs fraîches, proche de celle des lilas, dont je ne parviens pas à déterminer

clairement la provenance. Ça me fait tant de bien de marcher à l'air libre, je n'en pouvais plus d'attendre de me dégourdir les jambes et de me sentir hors de danger.

Ici, rien de ce qui compose ma vie ne peut m'atteindre.

Juliette, ses cheveux bruns dénoués, sort ses lunettes de soleil, alors que nous suivons les autres passagers sur le tarmac vers le terminal pour récupérer nos bagages. Nous sommes vite rejointes par Manon et Thaïs, qui étaient, elles, installées dans le fond de l'appareil, tout aussi excitées que nous de se retrouver si loin de Paris, littéralement au bout du monde.

Nos valises à la main, nous rejoignons un Uber, commandé par Manon. Le conducteur, un Métis s'exprimant à notre demande en anglais, nous aide à ranger nos affaires dans le coffre de son véhicule. Une fois installées à l'arrière, Juliette nous distribue des fraises Tagada. Je savoure pleinement ce goût d'enfance, même si ma vie d'adulte ne m'a jamais semblé aussi proche.

Manon évoque le texto qu'elle vient de recevoir de sa mère pour vérifier que le vol s'est bien passé. Moi, je n'ai plus de batterie. Frustrée, je range mon portable et contemple, faute de mieux, les paysages urbains qui défilent pendant que nous empruntons la voie rapide traversant la métropole. Je distingue Table Mountain qui se découpe au loin. Par ses teintes ocre et sa singularité – son sommet totalement plat –, elle me fait penser, en bien plus imposante, à celle vers laquelle convergent les personnages de *Rencontres du troisième type*, de Steven Spielberg. Nous avons prévu

de nous rendre à son sommet dès demain. J'imagine que la vue y est imprenable sur la péninsule et je compte bien inonder mon Instagram avec ce panorama de dingue.

Le chauffeur, dont le prénom est Koffi, nous passe un morceau de rap qui nous fait nous déhancher dans l'habitacle de la berline. Les visages ravis des filles me font plaisir à voir. Je n'aurais pas pu rêver plus belle compagnie pour ce voyage auquel je ne cesse de penser depuis des mois. Le premier sans mes parents. Le premier que je ne ressens pas comme une obligation.

Juliette est mon amie depuis le collège. Nous étions dans la même classe en cinquième. Elle habitait à quelques rues de chez moi, tout près du carrefour de l'Odéon, même si c'était, elle, dans un logement social. Elle est vite devenue ma confidente, celle qui, plus téméraire et agile avec la vie que je ne l'étais alors, m'a prise par la main en la serrant fort pour m'entraîner à sa suite, et m'a empêchée de me sentir trop seule, moi qui n'ai ni frère ni sœur et qui auparavant n'avais jamais vraiment suscité la sympathie des filles de mon âge.

Nous avons rencontré Manon et Thaïs en seconde, à Henri-IV, un matin où nous avons été mises en retenue dans une salle vide pour avoir perturbé la classe. Elles sont cousines. Nous les connaissions de vue, mais c'était la première fois que nous nous adressions la parole. Nous avons passé notre temps à rire comme des demeurées, sans nous attarder sur tout ce qui nous différenciait, sans que les autres élèves, pour une fois,

aient leur mot à dire. Contrairement à nous, Manon et Thaïs étaient déjà très populaires. Manon car elle avait tourné dans des publicités étant enfant, et Thaïs pour sa beauté physique un peu irréelle. D'ailleurs, je n'ai pas été surprise d'apprendre que cette dernière était parfois approchée par des agences de mannequins.

La classe de seconde, puis celle de première, affrontées en quatuor, se sont déroulées sans embûches majeures. Nous avons pris l'habitude, dès l'âge raisonnable, de nous rendre ensemble en soirées, en boîte, ou en week-ends à la mer. Nos petits copains successifs ne pouvaient pas grand-chose contre ce lien indéfectible et prioritaire. Certains esprits mal intentionnés ont répandu la rumeur que nous étions lesbiennes. Nous nous sommes toujours amusées de ces bêtises et en avons même joué. C'était aussi une façon de nous protéger. Dès l'enfance, chaque fille un peu mignonne est obligée d'apprendre à le faire.

C'est Manon qui a eu l'idée de partir loin de la France pour les vacances, et sans autorité parentale, comme les jeunes femmes adultes que nous estimions être. Nous avons d'abord évoqué, dans un moment d'euphorie alcoolisée, les États-Unis, et plus précisément des villes comme New York, Los Angeles ou Miami, étant toutes fans de séries américaines, puis Dubaï, à cause, je l'avoue, de notre passion coupable pour certaines influenceuses. Et Thaïs a parlé de l'Afrique du Sud, et surtout du Cap, ville parfois considérée comme l'une des plus belles du monde. Elle n'a pas mis longtemps à nous donner envie d'y poser nos valises.

Le plus dur a été de convaincre nos parents, notamment à cause de la mauvaise réputation de ce pays ; ils ont tout tenté pour nous persuader de crêcher plutôt dans une des maisons de vacances qu'ils possèdent en Provence, en Italie ou au Maroc. Mais aucune de nous quatre n'est du genre à accepter un refus. Les filles et moi leur avons fait comprendre l'importance de nous envoler là où nous l'avions décidé et la nécessité qu'ils nous fassent confiance. En contrepartie, il a fallu leur promettre de rester dans les quartiers sécurisés de la ville, autrement dit ceux presque uniquement habités par des Blancs.

La voie rapide, après des zones commerciales, des terrains vagues et des lotissements plus ou moins précaires, longe un vaste terrain de golf, puis des espaces boisés et herbeux, avant que nous n'entrions dans une aire urbaine plus dense, et débouchions sur une partie de la ville aux buildings modernes, que Koffi nous présente comme étant le *City Center* du Cap. Je le sais. J'ai déjà tout vu en photos.

Nous finissons par arriver au faubourg de Camps Bay, construit sur une bande de terre située entre le côté ouest du massif de Table Mountain et l'océan Atlantique. La voiture se gare face à une grande demeure aux murs bleu clair, située en haut de Sedgemoor Road, à seulement deux cents mètres de la plage. Elle me paraît encore plus vaste que sur le site, haute d'un étage, avec un toit-terrasse. J'ai l'impression de vivre un rêve éveillé. Juliette me serre fort dans ses bras. Son parfum est une des odeurs qui me rassurent le plus au monde.

Madame Van der Merwe, la propriétaire de la maison, est une femme d'une soixantaine d'années, au visage très maquillé, aux cheveux blonds filasses coiffés en un chignon strict. Vêtue d'un tailleur gris, elle me fait un peu penser à ma grand-mère, et ce n'est pas le plus beau compliment qu'on puisse lui adresser.

Je lui serre la main, les autres m'imitent. Koffi nous apporte nos valises et nous traversons un bout de jardin très bien entretenu et agrémenté de gros massifs de fleurs. Nous entrons ensuite dans un hall aux murs rouges et au sol recouvert d'un damier noir et blanc, puis dans le salon, tout aussi spacieux, dont les baies vitrées donnent sur le jardin arrière, où se trouve une piscine. Madame Van der Merwe semble tendue, comme si elle n'était pas rassurée de laisser sa propriété à quatre adolescentes. Mais elle a sûrement de bonnes raisons de la louer, et doit y penser très fort pour continuer la visite.

Plus calme et mesurée, la vieille nous montre la cuisine, la bibliothèque, son bureau et les chambres, à l'étage. La sienne, au bout du couloir, est la seule pièce de la maison qui restera fermée à clef. Enfin, elle nous emmène dans la buanderie, située de l'autre côté de la piscine, où se trouvent une machine à laver et un sèche-linge.

De retour dans le salon, où elle nous sert un cocktail bien frais mais trop acidulé, madame Van der Merwe nous explique comment fonctionne l'alarme, ainsi que le système de filtration de la piscine, puis passe au règlement intérieur qu'elle a établi à l'intention de

ses locataires, s'attardant sur l'interdiction formelle d'organiser chez elle la moindre *party*. Je m'attends presque à ce qu'elle nous empêche d'inviter des garçons dans nos chambres. Ne soupçonnant pas mon envie de rire, elle nous parle un peu du quartier, des coutumes de ses habitants, nous indique quelques bonnes adresses, nous conseille de rester prudentes, de ne pas nous aventurer, surtout le soir, dans les endroits de la ville uniquement peuplés de Noirs.

Thaïs, son verre à moitié vide à la main, lui rétorque avec une petite moue de dédain que nous n'aurons de toute façon aucune raison de nous rendre dans les banlieues mal famées du Cap, comme si elle était vexée qu'elle ait supposé une telle chose. Madame Van der Merwe est surprise par cette repartie un peu sèche – tellement Thaïs –, mais finit par sourire de façon crispée. Je remarque une grosse tête de zèbre accrochée au-dessus de la cheminée, m'intéresse à sa provenance dans le but de passer à un autre sujet. Madame Van der Merwe m'apprend, une lueur de nostalgie dans le regard, qu'il s'agit d'un trophée, rapporté d'une des dernières fois qu'elle a eu l'occasion de partir chasser sur les terres familiales, à l'époque où ce pays avait un tout autre visage.

Nous ne perdons pas de temps pour nous attribuer nos chambres. Je choisis une de celles dont les fenêtres ont vue sur l'océan, avec un balcon au sol recouvert de carrelage turquoise. La pièce en elle-même est joliment décorée, dans des tons neutres, avec de beaux meubles en acajou. J'ouvre ma valise laissée sur le parquet et

sors mes vêtements pour les étendre et les défroisser un peu, puis je mets mon téléphone à charger.

Thaïs a pris celle juste à côté de la mienne. Manon et Juliette, les deux qui donnent sur la piscine. On pourrait y sauter de leur balcon, comme dans les films. À garder pour plus tard.

Mon iPhone vibre sur le lit. Les visages de plusieurs personnes à qui je serais ravie de parler me viennent en tête, mais ce n'est, hélas, que ma mère. Souhaitant couper court à une conversation interminable, je lui dis sans lui laisser le temps de parler que nous sommes bien arrivées, que tout va bien, lui promets de lui envoyer des photos, l'embrasse et raccroche.

Je m'en veux direct d'avoir été désagréable avec elle, comme chaque fois que je lui parle, en ce moment. Je ne peux pas m'en empêcher. Il ne faudra pas que j'oublie de lui rapporter un cadeau pour me faire pardonner.

Je m'assieds sur mon lit et fais une story sur Insta pour montrer ma chambre à mes followers. Ils comptent beaucoup sur moi pour les faire rêver, je ne dois pas les décevoir.

Alors que je m'apprête à rejoindre les filles, Albert Reynaud m'envoie un texto pour me prévenir qu'il compte passer en début de soirée. Albert est un ami d'enfance de ma mère et vit au Cap depuis une dizaine d'années. Qu'il vienne parfois vérifier que tout va bien est une des conditions imposées par nos parents. À leur demande, il nous a loué une voiture à son nom pour que nous soyons totalement indépendantes. Ce n'est pas super légal, mais nos parents préfèrent ça

plutôt que nous imaginer prendre les transports en commun ou nous retrouver coincées dans un bouge. Seule Juliette a le permis, mais nous savons toutes conduire. Il faudra juste ne pas se faire arrêter par les flics. En même temps, qui, ici, soupçonnerait quatre jeunes Blanches d'un délit ?

Nous allons retirer des rands au distributeur et, à peine arrivées sur la plage de Camps Bay, je retire mes chaussures pour marcher pieds nus sur le sable. C'est pour moi le geste fondateur de mes vacances. Maintenant, je n'ai plus qu'à me détendre et à profiter de la vie. Nous nous installons près d'un parasol, nous mettons en maillot et courons vers le rivage. Il n'y a pas beaucoup de gens qui se baignent, j'ai lu qu'ici l'eau pouvait descendre à treize degrés en quelques heures et il me suffit d'y plonger les pieds pour constater qu'elle est en effet assez fraîche, mais pas plus qu'en Bretagne, où mes parents possèdent une résidence secondaire. Manon me rejoint en poussant de petits cris à chaque éclaboussure, trop habituée à sa chère Méditerranée. C'est la seule à porter un maillot une pièce. Manon est, de nous quatre, la plus complexée. Pourtant, je la trouve assez jolie, même si elle ne se met pas souvent en valeur, mais il est vrai que ce n'est pas facile d'être la cousine d'une beauté comme Thaïs.

Je savais à quoi m'attendre, mais je suis quand même soufflée par le décor spectaculaire qui s'offre à nous. La chaîne de montagnes des Douze Apôtres qui nous surplombe, la bande de terre où est construite Camps Bay,

la plage immaculée, l'océan... Cet endroit est unique au monde.

Après avoir un peu batifolé dans l'eau sans qu'aucune de nous n'ose toutefois nager franchement, nous retournons à nos serviettes et nous y étendons, prêtes à laisser le soleil effectuer son travail.

Je prends quelques photos que je poste aussitôt sur mon Insta. Mes Jimmy Fairly sur le nez, je vois bien plus de Blancs que de Noirs autour de nous, comme si nous n'étions pas en Afrique. J'ai appris sur Internet que cette plage était strictement interdite aux Noirs pendant l'apartheid, et j' imagine que les habitants des quartiers défavorisés situés de l'autre côté de la montagne ne se sentent pas les bienvenus dans cette partie de la ville qui a, semble-t-il, gardé ses anciennes coutumes. Ce n'est pas sans raison que nos parents ont insisté pour que nous logions dans ce faubourg géographiquement et culturellement protégé du reste du Cap, comme un ghetto enclavé réservé aux riches et aux touristes. J'ai davantage l'impression de me trouver dans une petite station balnéaire du bout du monde que dans une agglomération de trois millions d'habitants à très forte majorité noire.

Un vendeur de friandises s'approche de nous en poussant sa carriole. Je lui fais signe de la main, sors quelques rands et lui achète quatre beignets bien gras. Torse nu et la peau bronzée, il est plutôt pas mal. Évidemment, il s'attarde en particulier sur Thaïs, qui, allongée sur le dos, n'y accorde pas d'importance. Elle me fait trop rire. Elle ne craint jamais de se la

jouer princesse, quitte à déplaire à la majorité des gens. Elle ne pourrait cacher à personne qu'elle descend d'une famille d'aristocrates.

L'estomac plein de sucre, je m'étale un peu de crème solaire sur le visage, les bras et les jambes, et branche mes écouteurs sur mon iPhone pour écouter le dernier album d'Angèle.

Et, tout en enfouissant lentement mes mains dans le sable, je pense à tous ceux qui, en cet instant, à Paris doivent être frigorifiés. Ne comptez pas sur moi pour les plaindre.

En fin d'après-midi, nous allons nous installer à la terrasse d'un bar branché qui donne sur Victoria Road. Les autres clients discutent soit en anglais, soit en afrikaans. Les enceintes passent du Kanye West. Je regarde mes likes sur Insta en dodelinant de la tête et commande à la serveuse un Coca zéro avec des glaçons.

Juliette, un guide du Cap à la main, énumère les endroits où elle aimerait se rendre : Bo-Kaap, Robben Island, le fort de Bonne-Espérance, le Waterfront...

Thaïs nous parle de lieux plus originaux qu'elle a dénichés sur le Web, comme un restaurant situé dans une ferme hantée, un autre dans un ancien pénitencier de haute sécurité, un quartier appelé Woodstock, rempli d'immenses fresques urbaines... Nous décidons à l'unanimité de tout rajouter à notre to do list. De son côté, Manon compte profiter de sa venue en Afrique du Sud pour réaliser une série de photos pour un projet personnel. Pas de paysages ou de monuments, mais d'habitants du coin, en particulier ceux ayant

subi l'apartheid. Pour, selon elle, « interroger l'histoire sur leurs visages », ou un truc du genre. Manon est très douée, elle utilise un vieil appareil argentique et un reflex numérique. Il y a quelques mois, elle est allée à Aubervilliers photographier les gens d'une cité. Toute seule et alors que le soir était tombé. Je l'admire pour ce côté passionné et frondeur, mais un groupe de jeunes lascars du coin l'a abordée et ça aurait pu vite dégénérer si la police ne s'en était pas mêlée. Je l'ai prévenue plusieurs fois qu'elle ne faisait pas assez attention à elle et qu'un jour elle le paierait cher.

Et les gens qu'elle veut immortaliser ne vivent pas vraiment dans les quartiers où nous nous rendrons. Elle devra donc se contenter de ce qui lui tombera sous la main.

De retour à la maison, je suis la première à plonger dans la piscine, vite suivie par Manon. Juliette nous passe de la musique grâce à de petites enceintes, alors que Thaïs nous rejoint avec une bouteille de champagne trouvée dans le frigo et des verres. Nous trinquons au centre du bassin, l'eau éclairée par en dessous nous arrivant aux hanches, avec l'impression grisante de figurer dans une version rajeunie de *The Real Housewives of Beverly Hills*.

Ça sent par moments une agréable odeur de feu de bois. Les étoiles commencent à être visibles dans le ciel qui s'assombrit, un ciel plus pur que celui de Paris, libéré de la crasse.

Je me rends aux toilettes quand on sonne à la porte d'entrée. Je vais ouvrir et me retrouve nez à nez avec

un quinquau au physique un peu ingrat en qui je reconnais Albert.

Je l'invite à me suivre dans la cuisine et lui propose à boire. Les autres filles nous rejoignent, polies et bien élevées comme il faut. Nous nous sommes mises d'accord sur l'attitude à adopter en sa présence. Il ne doit pas suspecter en nous l'envie de transgresser les interdits parentaux.

Albert vit près du City Bowl. Il n'est pas marié et n'a pas d'enfant, l'archétype même du célibataire défraîchi. Ma mère et lui se connaissent depuis Jussieu. Je suis persuadée qu'ils ont eu une liaison, même si elle m'a soutenu le contraire. Et je la comprends, si j'étais sortie avec lui, même jeune, je ne l'ébruiterais pas. Mais c'est la seule personne qu'elle connaît ici. Elle doit attendre son appel pour avoir son rapport.

Son visage parfois secoué de tics nerveux, Albert nous fait les recommandations d'usage. Quand il a terminé, nous le raccompagnons à l'entrée et allons, à sa suite, découvrir la bête, une Mini Cooper rouge et blanc. Il ne s'est pas foutu de nos gueules, j'ai trop hâte de prendre le volant. Une fois la porte de la maison fermée, j'éclate de rire devant la tête de Juliette, qui semble se demander qui est ce type chelou.

Affamées, nous commandons deux grosses pizzas dans un établissement bien noté sur Trip Advisor et les engloutissons sans tarder, conscientes des kilomètres de marche qui seront nécessaires demain pour tout éliminer.

En allant sur mon Insta pendant que les filles débarassent, j'écarquille les yeux quand je vois que Pierre Niney vient de me *follow*. Je monte direct en pression, m'agite, frôle l'arrêt cardiaque. Manon et Juliette veulent savoir ce qui me prend. Je leur lâche tout sans être certaine que mes mots sont dans le bon ordre. Thaïs me demande si ce n'est pas un fake, mais clairement pas. Comme elle m'observe avec une moue dubitative, je lui montre l'écran.

Ayant du mal à redescendre, je vérifie s'il a déjà liké certaines de mes photos et, en urgence, s'il y en a que j'aurais trop honte qu'il voie, pour les supprimer.

Nous avalons des fruits pour le dessert et, fatiguées par le vol, nous nous installons sur le canapé du salon pour regarder la télévision, comme si nous avions l'âge de nos mères. Je zappe et tombe sur une scène du *Blow Out* de Brian de Palma, film que j'ai découvert l'année dernière et que j'ai adoré. Les filles veulent mater autre chose, mais j'arrive à les convaincre. Je suis passionnée de cinéma depuis mes treize ans, je rêve de devenir réalisatrice et compte intégrer la Fémis. La fin de ce film m'a particulièrement marquée, quand la prostituée est tuée au sommet d'un immeuble pendant un feu d'artifice, sans que le héros soit parvenu à la sauver. Thaïs s'endort à moitié et va se coucher, Manon reste jusqu'au bout, nous confie ensuite qu'un autre film de Brian de Palma l'a traumatisée, *Carrie*, vu très jeune et auquel elle pensait chaque fois qu'elle prenait une douche avec d'autres filles quand elle allait à la gym, attentive à la moindre perte de sang.

Manon monte à son tour dans sa chambre. Juliette et moi, n'ayant pas encore envie d'aller dormir, nous nous rendons sur le toit-terrasse afin de profiter de la vue.

Camps Bay scintille face à nous, comprimée entre les masses ténébreuses de la montagne et de l'océan, surplombée par un ciel aux constellations qui n'ont plus rien à voir avec celles que j'ai toujours aimé contempler. On entend de la musique au loin, des éclats de voix disséminés. Parfois, une franche odeur marine se fait sentir. Juliette pose sa main sur mon épaule et me remercie à nouveau pour ce merveilleux voyage. Elle vit seule avec sa mère, qui est infirmière à Bichat. Ce sont mes parents qui, à ma demande, lui ont payé le billet d'avion, sinon elle n'aurait pas pu venir. C'est la première fois qu'elle part si loin. Je suis ravie de pouvoir faire ça pour elle. Elle le mérite. Elle se donne à fond dans ses études, et elle ne m'a jamais trahie. Je ne veux pas qu'elle se sente inférieure parce qu'elle a bien moins d'argent que nous. Je suis certaine qu'elle ira loin, quoi qu'elle fasse. Et sans l'aide de personne. Elle ne devra sa réussite qu'à elle-même.

Les fenêtres de la maison d'en face sont éclairées. Un homme d'une quarantaine d'années s'agite dans une chambre. Une femme du même âge surgit face à lui en sous-vêtements et lui hurle quelque chose en lui balançant un livre. L'homme la saisit par le bras. Je pousse un petit cri, avec l'impression que je vais assister en direct à un épisode de *New York Unité Spéciale*.

Mais la femme finit par tirer les rideaux. Je ne peux maintenant qu'imaginer ce qui se déroule derrière.

Une étreinte violente après la dispute. Des réconciliations fiévreuses sur la moquette de la chambre.

Frustrées de ne pas en voir davantage, Juliette et moi, nous nous installons sur des transats et parlons de tout ce que nous avons hâte de faire dans ce pays, jusqu'à ce qu'à notre tour la fatigue nous gagne.

Quand je rejoins ma chambre, j'entends Thaïs chuchoter dans la sienne, et me demande à qui elle peut bien parler à cette heure.

Le lendemain, nous nous levons tôt, en pleine forme. J'ai dormi sans me réveiller une seule fois, sans le moindre cauchemar, ce qui ne m'était pas arrivé depuis des semaines. Manon, déjà habillée, lance le dernier album de Beyoncé sur son Mac, nous dansons un instant au milieu du salon, surexcitées par cette nouvelle journée qui commence à des milliers de kilomètres de nos parents.

Nous n'avons pas pensé à acheter à bouffer hier, mais il y a de quoi se préparer un bon petit déjeuner dans les placards et le réfrigérateur. Je me demande un instant si la vieille va nous le facturer, ou si tout, champagne compris, fait partie du prix de la location.

Juliette s'installe à l'avant de la Mini Cooper, un peu tendue de devoir conduire une autre voiture que celle de sa mère dans une ville où elle n'a aucun repère et où on doit rouler à gauche. Une fois qu'elle s'est

familiarisée avec l'engin, nous prenons directement la route menant au téléphérique de Table Mountain.

Nous nous garons sur le parking à cent mètres de l'entrée, tout près d'une rangée de bus, faisons sagement la queue parmi les touristes, et nous installons à notre tour dans le téléphérique qui, en s'élevant, tourne à trois cent soixante degrés pour qu'on puisse pleinement profiter du panorama unique qui s'offre à nous.

La montée prend une quinzaine de minutes. Juliette n'ose pas trop regarder à travers la vitre, elle qui souffre de vertige. Thaïs, comme si elle était déjà blasée, a les yeux rivés sur son iPhone. Je me demande ce qui dans ce monde est encore susceptible de l'impressionner.

Une fois arrivées, nous empruntons un chemin de randonnée appelé l'Agama Walk. J'ai l'impression d'arpenter un autre monde, laissé à l'état sauvage, peuplé de lézards et d'oiseaux, culminant à plus de mille mètres au-dessus de la ville.

Nous parvenons enfin, au terme d'une marche assez rude, à un point qui surplombe tout Le Cap. Je dois retirer mes lunettes de soleil pour vraiment appréhender ce que j'ai sous les yeux. N'imaginant pas l'agglomération si étendue, je reconnais au nord le City Bowl, et aussi Lion's Head, Table Bay, et Robben Island, là où a été emprisonné Nelson Mandela. À l'ouest, mon regard balaye la côte atlantique, battue par les vagues, et, bien sûr, Camps Bay, où je tente naïvement de situer notre maison. À l'est, s'étendent les banlieues du Cap, avec en périphérie ces vastes townships à la si mauvaise réputation, et, encore

plus loin, je distingue les fameux monts Hottentots-Holland, plongés dans la brume. Et enfin, quand je me tourne vers le sud, je ne peux qu'admirer avec ébahissement le reste de la presqu'île, avec tout au bout le célèbre cap de Bonne-Espérance, que j'ai hâte de fouler du pied.

Une fois revenues au parking, nous descendons Tafelberg Road pour rejoindre le City Bowl. Premier arrêt, le quartier de Bo-Kaap, constitué de maisons multicolores et pittoresques que j'immortalise sur mon Insta. Nous nous rendons une heure plus tard au Victoria and Alfred Waterfront, un des coins les plus touristiques de la ville, déambulons sur les quais, puis visitons quelques boutiques et même une galerie d'art contemporain.

En milieu d'après-midi, nous organisons une séance de shopping dans un grand centre commercial. Nous sommes toutes parties avec peu de vêtements dans nos valises, sachant que nous aurions l'occasion de nous en acheter sur place.

Sur le chemin du retour, j'allume la radio sur *Into the Groove* de Madonna. Un flash d'informations évoque ensuite en anglais une fusillade qui vient d'avoir lieu dans un bar de Durbanville. On dénombre pour le moment dix morts. J'ai du mal à croire que ça ait eu lieu à seulement dix kilomètres de là. Et qu'une telle folie puisse survenir dans un endroit si paradisiaque.

Mais ça ne doit pas entacher notre séjour ; hors de question de nous démotiver pour autant. Nous savions que ce pays était très violent, mais heureusement la majorité des viols et des meurtres ne touche que les locaux, dans des banlieues où nous n'avons pas l'intention de nous rendre. Nous nous sommes bien renseignées avant le départ, nous ne sommes pas stupides. Nous ne courrons aucun risque si nous suivons certaines règles élémentaires.

Nous rangeons deux ou trois courses dans la cuisine et allons chacune dans notre chambre pour nous reposer. Je vérifie mes photos récentes sur Insta. La plus likée est celle où je pose seule devant l'océan.

Juliette me rejoint une demi-heure plus tard, en larmes, le visage défait. La voix secouée de sanglots, elle m'annonce que sa mère vient de l'appeler pour lui apprendre la mort de son arrière-grand-mère. Elle était très malade depuis des semaines et avait quatre-vingt-dix ans. Juliette craignait qu'elle ne décède pendant son séjour, et ainsi de ne pas pouvoir assister à son enterrement. Je tente de la calmer, lui dis que, bien sûr, elle ne doit pas se sentir coupable de quoi que ce soit. Les filles nous rejoignent aussitôt. Solidaires, nous tentons chacune de trouver les bons mots pour la consoler. Juliette hoquette et nous balance bêtement qu'elle veut rentrer en France. Je lui explique que son arrière-grand-mère préférerait au contraire qu'elle profite de ses vacances du mieux possible et se change les idées.

Elle ne se rend pas compte du prix que ça coûterait à mes parents s'ils devaient lui payer un billet à la dernière minute.

Une fois Juliette calmée, nous retournons au bar de la veille, sur Victoria Road. Nous nous installons à la table qui a la meilleure vue sur la plage et commandons des cocktails sans alcool.

Thaïs veut absolument aller danser ce soir. Moi, je ne suis pas trop fan des boîtes en général, mais, après tout, nous sommes aussi là pour nous amuser. Tout en jetant des coups d'œil à la faune environnante, nous cherchons sur Internet quels sont les meilleurs établissements du coin, sans vraiment parvenir à nous décider. Thaïs se lève et va demander à un couple s'ils connaissent un spot valant le détour. Elle me fait rire, elle parle constamment aux inconnus comme si elle les connaissait depuis toujours, avec une telle décontraction – privilège des gens conscients qu'ils ne seront jamais méprisés.

Même si je l'adore, c'est clair que Thaïs est de mes trois amies celle avec laquelle j'ai le moins d'affinités. Mais son amitié a trop d'avantages pour que j'y accorde de l'importance. Elle revient s'asseoir et nous parle d'un endroit appelé le DecoDance Night Club, à Sea Point, à peine cinq kilomètres plus au nord. Je remercie le gentil couple de la main. Nous commandons à nouveau à boire. J'aurais dû apporter une flasque de vodka pour la verser discrètement dans nos verres.

Je mets une bonne demi-heure à me décider sur la robe que je vais porter. Une autre pour me coiffer et me maquiller, même si on me dit souvent que je suis bien plus belle au naturel. Mais je ne veux pas paraître négligée par rapport aux autres filles. C'est une question de principe. Alors, misons à fond sur le superficiel.

Il y a beaucoup de monde au DecoDance Night Club. Le barman refuse, malgré nos œillades et nos efforts pour le faire plier, de nous servir de l'alcool sans vérifier nos cartes d'identité. Par solidarité, Juliette commande également un soda, et nous nous installons à une table, jugeant un peu les danseurs qui se trémoussent sur du Cardi B. Juliette est la première à se lancer sur la piste, suivie par Thaïs. Sans conviction, je me lève à mon tour. Manon, elle, reste assise et me promet qu'elle va nous rejoindre, ce dont je doute. Je n'ai aucune envie de la forcer. Je ne peux pas toujours être derrière elle pour la secouer.

J'ai moi-même du mal à danser au début, à me couler dans l'ambiance, mais je me détends vite, sachant qu'après tout je ne risque pas de croiser quelqu'un de mon entourage, je ne fais plus attention à ce que cette bande d'inconnus pourrait penser de moi, je m'oublie dans les rythmes syncopés de la musique, les mouvements des corps pailletés de lumières vives.

Au bout de quelques morceaux, cherchant Juliette dans la foule, je remarque Thaïs en train de discuter avec un beau mec aux cheveux châains qui ressemble trop à Jacob Elordi. Voyant que je les ai pris en flag, elle me fait signe de les rejoindre.

Il s'appelle Colin, vit à San Francisco et est au Cap depuis le début de la semaine. Il ne parle pas français, nous conversons en anglais. Ses yeux sont encore plus clairs que ceux de Thaïs.

Colin est rejoint par Ezra, son meilleur ami, un brun tout aussi charmant. Nous nous entendons difficilement à cause de la musique. Les garçons nous proposent de retourner à notre table et commandent une bouteille de vodka. Quand je disais qu'être amie avec Thaïs avait beaucoup d'avantages, je ne plaisantais pas.

L'alcool, grâce aux Américains, coule à flots, accélère le temps, chasse les derniers nuages qui stagnaient dans ma tête, parvient même à déridier Manon, dont les mouvements deviennent plus souples et le sourire plus franc. Thaïs, visiblement aussi contente que moi de la voir ainsi, me fait un clin d'œil. Il faut dire que Manon est tellement plus drôle quand elle est bourrée.

Nous buvons, allons danser, buvons à nouveau, sans rien avoir à payer, sans le risque que nos parents nous appellent pour savoir où nous sommes. Et tout ça parfaitement bien accompagnées. Une soirée idéale, qui en laisse présager d'autres, tout aussi mémorables.

Colin est étudiant en droit à Stanford ; Ezra, en ingénierie. Tous deux ont pris l'habitude d'évacuer la pression de leurs études et de leur milieu familial en s'évadant dès qu'ils le peuvent dans des pays lointains. Je ne peux que les comprendre et les envier.

Il n'y a vraisemblablement rien de mieux que ce genre de dépaysement pour se vider la tête.

Les garçons nous posent des questions. Ils semblent vraiment s'intéresser à nos vies, à qui nous sommes, à ce que nous aimons, à ce que nous voulons faire plus tard. Même si ce n'est que pour nous mettre dans leur lit, ça reste agréable. Un peu ivre, je tente de réprimer mon envie de me jeter sur Ezra pour l'embrasser à pleine bouche, puisque Colin, lui, est manifestement chasse gardée par Thaïs.

Partir entre filles ne doit pas nous empêcher de flirter. Ce qui se passera au Cap restera au Cap.

C'est vers 2 heures du matin que nous décidons malgré tout de rentrer, aucune de nous ne voulant faire d'excès. Manon, qui n'a presque pas bu d'alcool, s'installe au volant.

Nous attendons dans la voiture que Thaïs finisse de discuter avec Colin sur le parking et lui transmette son numéro de téléphone. Elle se jette à l'arrière en donnant l'air, quand nous abordons le sujet, de n'en avoir rien à faire de lui. Mais ses yeux ne mentent pas, même dans la pénombre de l'habitacle de la voiture.

Je vais me coucher la première et m'affale sur le lit en ayant la grosse flemme d'aller me démaquiller. Je sors de ma valise mon livre en cours, *Le Seigneur des porcheries*, mais je m'endors au bout de deux pages.

Et, à nouveau, je passe une nuit sans aucun cauchemar.

Je vais finir par croire que c'est tout simplement mon environnement parisien qui m'est toxique.

Au moment du petit déjeuner, nous décidons de partir en excursion au cap de Bonne-Espérance, prenons de quoi pique-niquer, des recharges pour nos portables, ainsi que des bouteilles d'eau. Il fait déjà vingt degrés. J'ajoute quand même un pull dans mon sac, au cas où le vent se lèverait.

Thaïs insiste pour conduire. Nous descendons d'abord Victoria Road, empruntons la route qui longe le massif des Douze Apôtres et passons par Hout Bay, un village côtier bâti au bord d'une baie bordée de pins et d'eucalyptus, où nous nous promettons de vite revenir. Une dizaine de minutes plus tard, nous débouchons sur la côte est de la péninsule, où se trouve Simon's Town, ville sur le port de laquelle nous nous arrêtons pour prendre quelques photos avant d'en visiter les rues animées.

Nous continuons notre trajet par la côte, ébahies par la magnificence accidentée des rivages, et repartons dans les terres, cette fois de vastes plaines remplies de broussailles, quasiment vierges de constructions humaines, ce qui à la fois m'impressionne et me déstabilise. J'ai l'impression d'arpenter un endroit qui ne veut pas de nous et que nous souillons par notre seule présence, le cœur d'une nature souveraine prête à se refermer comme un piège à loup.

Parvenues au bout du Cape Point National Park, nous nous arrêtons au dernier parking accessible et continuons à pied sur un étroit chemin qui nous

amène à la limite orientale de la péninsule, où se dresse un phare qu'il est possible d'atteindre grâce à un funiculaire.

Des cormorans s'égayent autour de nous. Je remarque une bande de phoques étendus sur un gros rocher. C'est la première fois que j'en croise en liberté. Manon ne manque pas de les immortaliser avec son reflex. Elle semble, en cet endroit austère et escarpé, comme un poisson dans l'eau.

Après avoir pique-niqué au sommet de la falaise, nous rebroussons chemin sur plusieurs centaines de mètres et empruntons le sentier qui mène au cap de Bonne-Espérance, situé deux kilomètres plus loin. Une plage se dessine en contrebas. Il est nécessaire de descendre un escalier assez raide pour y accéder. Nous retirons nos chaussures, laissons nos sacs sur le sable, et nous courons jusqu'au rivage pour plonger nos pieds dans une eau limite froide. Les courants doivent être importants à cet endroit. Il est préférable de ne pas nous baigner. En plissant les yeux, j'ai l'impression d'apercevoir, à l'horizon, la ligne glacée de l'Antarctique.

Nous nous filmons toutes les quatre face à l'océan, et je publie direct la vidéo sur mon compte Instagram, en espérant secrètement que Pierre Niney n'y voie que moi.

Me retournant, je remarque un homme en veste noire perché sur un des promontoires rocheux,

nous observant. Sa présence me perturbe jusqu'à ce qu'il se décide à s'éloigner.

Nous sommes seules sur cette plage. Si quelqu'un de mal intentionné débarquait dans cet endroit perdu au milieu de nulle part, personne ne viendrait nous secourir. Nous n'aurions aucun moyen de lui échapper.

Prises au piège. Des proies si faciles.

J'en viens à comprendre pourquoi notre espèce a toujours tenté de domestiquer son environnement, à en connaître et exploiter les moindres recoins, à y exercer une si imposante emprise. Quels lieux en ce monde nous échappent encore ?

Les filles ne sont pas conscientes de mon trouble. Je garde tout pour moi, ne voulant pas les inquiéter pour rien.

Elles m'ont assez reproché, par le passé, d'être un peu trop paranoïaque.

Sur le chemin du retour, Thaïs nous propose d'inviter Colin et Ezra à passer la soirée avec nous au bord de la piscine, malgré l'interdiction formelle de madame Van der Merwe d'organiser de fête. Mais pendant la période de location, cette maison est la nôtre. Nous n'avons pas fui l'autorité parentale pour nous soumettre à la sienne.

Nous préparons de quoi manger et boire, et disposons le tout sur la table de la terrasse, au bord de l'eau.

Dans l'idée de séduire Ezra, j'enfile la robe de chez Subdued que j'ai achetée hier au centre commercial.

Juliette a choisi une petite jupe noire qu'elle met un peu trop souvent. Manon, elle, préfère rester en jean. Mais elle s'est quand même efforcée d'arranger ses cheveux.

Nous passons de la musique sur mon Mac, que j'ai connecté à une enceinte, et allumons les lumières du jardin dans l'espoir de rendre l'endroit le plus cosy possible.

Les haies sont assez hautes, personne ne peut nous mater de l'extérieur. Pas de voyeurs à craindre.

Thaïs nous rejoint pendant que passe le morceau *Catalina* de Rosalía. Elle a détaché ses longs cheveux blonds et ondulés et porte une robe rouge très moulante. Son visage est peu maquillé, à part un rouge à lèvres aussi vif que sa tenue.

Le téléphone de Juliette vibre. C'est Virginie, sa mère. Elle décroche et s'éloigne pour lui parler. La connaissant par cœur, je sais à son regard qu'elle tente de ne pas craquer et de faire genre qu'elle encaisse. Quand elle me rejoint, elle m'annonce que l'enterrement aura lieu dans cinq jours et qu'elle a dû rassurer sa mère, car elle est encore plus inquiète de la savoir si loin, et dans un tel pays. Et elle a dû lui promettre de ne pas nous quitter de tout le voyage, de rester quoi qu'il arrive dans les quartiers où nous ne risquons rien. Virginie a été la plus dure à convaincre de notre projet. Nous avons mis des jours à la travailler. De nos mères, celle de Juliette a toujours été la plus raisonnable.

Les deux garçons arrivent vers 21 heures et alignent les bouteilles de vodka et de tequila sur la table. Ils sont vraiment trop beaux. On les croirait échappés de *Riverdale*.

Thaïs s'assied la première, croise les jambes et allume une cigarette. Chacun de ses gestes semble étudié pour capturer définitivement Colin dans ses filets. Elle sait y faire avec les hommes. Manon m'a raconté qu'elle couche avec des adultes depuis ses quatorze ans.

Colin ouvre la première bouteille de vodka et nous en sert un verre à chacun. J'y rajoute pour ma part un peu de jus d'orange. Je n'ai jamais aimé les alcools forts, mais je me force à suivre les autres, ce n'est pas le moment de passer pour une coincée.

Nous sommes tout d'abord silencieux, timides comme si nous devions refaire connaissance, malgré notre soirée endiablée de la veille. À notre demande, Colin et Ezra nous parlent plus en détail de leur vie à San Francisco, de leurs études, de leurs aspirations futures. Tous deux paraissent avoir totalement confiance en un avenir qui s'annonce en effet radieux. De vraies caricatures d'Américains, aussi bien physiquement que mentalement. Je leur apprends que San Francisco était une des destinations que nous avions envisagées pour notre voyage. Colin semble surpris, se tourne vers Thaïs qui lui sourit avant de tirer une taffe sur sa cigarette.

Je sursaute quand une forme surgit dans mon champ de vision. Il s'agit d'Albert, qui, nous voyant tous attablés, se fige, un sac de courses à la main.

Quand je lui demande les raisons de sa présence, il répond en bafouillant être passé nous apporter des spécialités locales. Il a sonné mais nous n'avons pas répondu, et la porte de la grille était restée ouverte, alors il a fait le tour de la maison en entendant nos voix. Genre le mec nous a loué une caisse et donc se croit tout permis.

Je ne sais pas où me mettre, et s'il racontait à ma mère qu'il nous a surprises en présence de garçons, au bout de seulement deux jours dans ce pays ?

Les autres filles restent muettes, tout comme Colin et Ezra, qui le dévisagent d'un air moqueur. Se rendant enfin compte que nous ne sommes pas disposées à l'inviter parmi nous, Albert pose le sac en plastique sur les dalles avec maladresse, puis nous salue et rebrousse chemin.

Je ne songe pas à le rattraper, même s'il me fait un peu de peine. Après tout, il n'avait pas à venir à l'improviste. Je n'ose pas imaginer ce que doivent penser les garçons. Ils vont nous prendre pour des gamines qui ont besoin d'un chaperon.

Heureusement, une fois passé ce moment gênant, les conversations reprennent. J'enchaîne les verres et ne pense qu'au moment présent. La soirée est à nous, rien ne doit venir la gâcher.

Thaïs se rapproche de plus en plus de Colin. Et lui, ça se voit qu'il ne pense qu'à l'embrasser et à glisser les mains sous sa robe. Elle le sait et en joue. Elle aime attiser le feu, se faire désirer jusqu'à l'incontrôlable, décider seule ensuite si son corps finira en trophée ou restera un fantasme. En revanche, je ne sais pas quoi penser d'Ezra,

qui ne fait rien pour séduire l'une d'entre nous. Peut-être a-t-il une copine à qui il est fidèle en Californie, il paraît que ce genre de mecs existe. Ou alors, il est gay. Mais au fond je m'en fiche. Mon cœur est déjà pris par Arthur, le grand frère de Manon. J'ai craqué sur lui dès la première fois que je l'ai vu. Depuis, je tente de me faire inviter chez eux à la moindre occasion, pour le simple plaisir de le croiser. Il est tellement beau, moins musclé qu'Ezra et Colin, mais j'aime les mecs fins, et il ressemble trop à Tom Holland. Arthur est en lettres modernes à la Sorbonne, mais ce n'est pas très original quand on a un père éditeur. C'est lui qui m'a conseillé de lire le roman de Tristan Egolf. J'ai hâte de le finir pour lui en parler. Comme ça, il verra que je ne me tape pas que des classiques. Ça fait des mois que je ne pense qu'à lui. Il faudrait peut-être que je passe à la vitesse supérieure, que je tente une approche, mais j'aurais tellement honte d'être rejetée, surtout vis-à-vis des filles.

Manon va se coucher aux alentours de minuit. Juliette ne tarde pas à l'imiter. Thaïs, dans de meilleures dispositions, nous propose d'aller partager un dernier verre dans un des bars de la plage. Je décline l'invitation, mais elle parvient sans mal à convaincre les deux garçons. Je renonce à lui suggérer de ne pas partir seule avec eux alors que nous les connaissons à peine.

Au lieu de rejoindre ma chambre, je monte sur le toit. La ville est encore plus magnifique quand l'alcool dans mes veines en fait jurer les couleurs et les lumières, les étale grossièrement dans l'air comme des traînées de peinture sur une toile.

L'océan est totalement noir, le sable de la plage d'un blanc limite phosphorescent. On dirait le jour et la nuit qui, déployés l'un à côté de l'autre, se jaugent.

Je tente de résister à l'appel du large.

Des éclats de voix se font entendre. Thaïs titube dans l'allée en faisant résonner ses talons, le rouge de sa robe donnant, dans l'obscurité ambiante, un côté tragique à sa silhouette. Colin, qui la suit de près, pose la main sur ses fesses sans qu'elle la retire. Ils entrent tous les trois dans un gros SUV garé un peu plus bas dans la rue. Ils ont dû finalement décider de se rendre ailleurs que sur le front de mer.

Je rêve que mon corps est échoué sur la plage près du cap de Bonne-Espérance, et que des cormorans me mutilent le ventre du bec, sans répit, sous le regard enflammé de longues silhouettes sombres perchées sur les rochers.

Le lendemain matin, quand je rejoins Juliette dans le salon, elle m'informe d'un air pincé que Thaïs n'est toujours pas rentrée. Je ne m'inquiète pas. Elle a dû rester avec Colin.

Manon tente de l'appeler avec son portable et tombe directement sur son répondeur. Et nous n'avons pas les coordonnées des garçons. Pour penser à autre chose, nous allons faire quelques longueurs dans la piscine.

L'heure passant, nous ne nous savons pas trop quoi faire, à part l'attendre sagement à la maison. Ça arrive

souvent à Thaïs de partir on ne sait où, sans prévenir. Elle m'a un jour raconté avoir fugué plusieurs fois, au début de l'adolescence. À quatorze ans à peine, la police l'a retrouvée au Havre, alors qu'elle tentait de prendre le ferry pour l'Angleterre. Elle a même disparu pendant tout l'été dernier. Sa mère a prétendu qu'elle était partie « se reposer » dans un endroit calme, à l'étranger. Même Manon ne savait pas où elle était. Nous avons pensé à tout : clinique de désintox, hôpital psychiatrique, centre de repos... Quand Thaïs est revenue en septembre, elle était amaigrie, les traits tirés. Elle a toujours refusé de nous dire où elle était durant toute cette période. C'est devenu un sujet tabou, qui la met hors d'elle à chaque fois que nous osons l'aborder.

Vers midi, Manon nous demande s'il ne vaudrait pas mieux joindre la mère de Thaïs, Florence. Mais il est hors de question de mêler nos parents à ça, surtout pas alors que nous venons juste d'arriver. Ils seraient capables d'alerter l'armée pour nous ramener de force en France.

Et Florence me glace le sang à chaque fois que je la vois. Quand je pense qu'elle est psychiatre... Je ne sais pas comment ses patients peuvent se sentir assez à l'aise en sa présence pour se confier à elle. Une fois, j'ai dit à Thaïs qu'elle me faisait penser au personnage de Katharine Hepburn dans *Soudain l'été dernier*. Elle a éclaté de rire, avant de me murmurer que la réalité était bien pire que le cinéma.

Thaïs finit par revenir en début d'après-midi, souriante, comme si de rien n'était. Elle se jette sur le canapé et nous apprend, totalement hilare et sentant encore l'alcool et la transpiration, qu'elle n'a pas fermé l'œil de la nuit. C'est moi qui prends l'initiative de lui dire qu'elle aurait pu nous avertir. Elle s'excuse à peine. Je n'espérais pas plus.

Pendant qu'elle dort dans sa chambre, nous décidons d'aller toutes les trois nous promener dans le quartier et de nous rendre à la plage. Nous laissons un petit mot à Thaïs sur la table basse du salon, pour qu'elle nous rejoigne quand elle le voudra, toujours un peu vexées qu'elle nous ait laissées nous inquiéter pour rien.

Au retour, nous la trouvons près de la piscine. Elle nous prend dans ses bras comme si elle avait eu le temps de se rendre compte à quel point elle nous avait fait peur. Quand Manon lui demande si elle compte revoir Colin, elle nous répond qu'elle ne sait pas trop, et passe à autre chose.

Le téléphone du salon se met à sonner. C'est madame Van der Merwe à l'autre bout du fil, qui me rappelle sèchement nous avoir interdit d'organiser des fêtes dans sa maison. Je reste interloquée, debout au milieu de la pièce comme une gamine prise en faute, m'excuse en bafouillant, lui explique que ce n'était pas prévu et que ça ne se reproduira pas. Elle raccroche, sans un mot de plus.

Quand je raconte ça aux autres, elles hallucinent autant que moi. Nous nous défoulons sur sa gueule en espérant qu'elle ne s'apprête pas à contacter nos parents.

Comment a-t-elle su ? Par ses voisins ? Nous n'avons pourtant pas été si bruyants que ça.

Je me lève, observe les murs et le plafond à la recherche de microcaméras. Les autres me prennent d'abord pour une folle, puis mènent l'enquête à mes côtés. Dans chaque pièce, dans chaque couloir, dans le jardin.

Bien entendu, nous ne trouvons rien. Mais ça n'apaise aucunement notre animosité envers cette vieille aigrie.

Décidées à en apprendre plus sur elle, et si possible du bien compromettant, nous fouillons tous les placards et tiroirs du salon, de la cuisine et du bureau, sans mettre la main sur quoi que ce soit de notable.

Nous ne voulons pas nous avouer vaincues et nous rendons à l'étage, tentons d'ouvrir par différents moyens la porte de sa chambre afin de braver un nouvel interdit.

C'est Thaïs qui, avec une simple épingle à cheveux, parvient à ses fins. La pièce est vaste, chargée de fleurs séchées et de souvenirs racornis. Un lit à baldaquin trône en son milieu. De nombreux tableaux, comme des portraits de famille, sont accrochés aux murs. J'ai du mal à comprendre comment on peut garder de telles horreurs dans sa propre chambre.

Thaïs ouvre une grande armoire, remplie de vêtements, se moque de quelques vieilleries, pendant que Manon se pare de bijoux en se pavanant devant un miroir. De mon côté, je sors d'une commode un album photo à la couverture en cuir marron. Y figurent de nombreux clichés en sépia ou en noir et blanc,

représentant en grande partie une même famille. Le père, la mère, un adolescent, et une jolie blondinette en robe claire qui pourrait être madame Van der Merwe. Elle pose sur l'une d'elles avec malice dans le jardin d'une imposante bâtisse de style victorien, avec des montagnes escarpées en arrière-plan. Je la suis au fil des pages à différents âges de sa vie, jusqu'à l'adolescence, alors qu'elle se tient avec un fusil à la main au-dessus du cadavre d'un zèbre. Tout est suranné, vestiges d'une ère révolue. Une belle lignée d'aristocrates blancs vivant en vase clos avec ses esclaves, tous noirs, qu'on aperçoit parfois en arrière-plan, comme une version africaine d'*Autant en emporte le vent*.

Dans un album aux photographies plus récentes, on la discerne aux côtés d'un homme au visage sévère, puis avec un petit garçon dans les bras. Elle paraît heureuse, confiante, très éloignée de la femme que nous avons rencontrée. Je me demande par quels drames elle a bien pu passer pour s'être autant asséchée.

Un coffre-fort est caché près du lit, malheureusement impossible à ouvrir. Je suis persuadée qu'il renferme de lourds secrets.

Avant de sortir de la pièce, Thaïs, toujours remontée, crache sur l'édredon recouvrant le lit.

J'espère qu'il n'y a aucune caméra planquée quelque part.

Chloé la parano.

J'appelle Albert du bord de la piscine, afin de m'excuser pour notre attitude de la veille. Ça lui fait si plaisir qu'il nous invite ce soir au restaurant. Je ne

songe même pas à trouver une raison de décliner. Nous lui devons bien ça.

Les filles m'en veulent un peu d'avoir accepté sa proposition sans leur accord. Je leur promets que ça ne durera pas longtemps. Nous devons rester en bons termes, nous ne savons pas de quoi demain sera fait, nous pourrions avoir besoin de lui, si jamais les choses tournaient mal.

Nous retrouvons Albert dans une brasserie. Ravi d'être si bien entouré, il pose des questions à chacune d'entre nous. Sur nos vies, nos études, nos aspirations... Je sais que mes copines se forcent à être aimables, surtout Thaïs, qui passe son temps à vérifier l'écran de son iPhone.

Nous commandons tous du poisson, chacune de nous rêvant secrètement d'être ailleurs.

Au bord de l'océan ; sur une place animée ; dans la savane parmi un troupeau de zèbres ; dans les bras d'un bel Américain...

Au moment du dessert, l'ennui s'installant, nous nous amusons à nous moquer d'Albert par des sous-entendus qu'il est le seul à ne pas comprendre. Je m'en veux, mais je suis quand même le mouvement initié par Juliette. Cet homme qui fait tout pour nous plaire doit être tellement seul. Il a du mal à ne pas reluquer le décolleté de Thaïs, d'autant plus qu'elle se penche souvent au-dessus de la table dans le but de le provoquer. Pour prendre du sel, du poivre, du pain, de l'eau... Et le mec ne marche pas, il court. Je suis certaine qu'il n'a